

LE CHRIST.

CHAPITRE PREMIER.

PROLÉGOMÈNES.

SOURCES DE L'INCRÉDULITÉ FRANÇAISE.

§ I.

Tout semblait promettre une heureuse vieillesse à ce roi de France qui légua son nom à son siècle, ne pouvant le doter de rien de plus grand. La splendeur de sa gloire éclatait au loin sur les cours; son geste savait enfanter la victoire, son sourire le talent pour la célébrer. Sous ses pas l'élégance naissait compagne du génie. Les prodiges de la chaire sacrée, les merveilles des arts, les chefs-d'œuvre du goût servaient de parure à son règne; et au milieu des magnifiques plaisirs de Versailles accouraient, obséquieux, les ambassadeurs des nations. Mais vint le jour où ce souverain superbe fut offert en exemple des vicissitudes humaines. Il vit

autour de lui les plus illustres célébrités, rayons de son diadème, s'éteindre successivement; ses propres rejetons fauchés dans leur fleur, dépérir à l'ombre de son trône; la détresse désoler son peuple au dedans, l'étranger l'humilier au dehors; la main du Très-Haut s'appesantissait sur sa tête. Il fléchit alors sous une immense douleur. Le silence et la solitude s'étendirent sous les lambris où le potentat rassasié de chagrins, assiégé d'invisibles ennuis, succombait à un mal inconnu. Et avant l'heure suprême à laquelle ce demi-dieu de la terre, déchu, devait enfin, comme un simple mortel, exhaler son souffle, déjà un enfant était arrivé pour ravir aux mains défaillantes du monarque le sceptre de la renommée, émouvoir l'Europe, doter aussi son siècle de son nom.

x
Voltaire

A la suprématie de la puissance, succédait la suzeraineté de l'esprit.

Ce prétendant n'avait point vu le jour sous des lambris blasonnés. Les hymnes des cloches, la voix des poètes, les accens du canon ne célébrèrent pas sa naissance; les dignitaires du royaume, se prosternant, n'appelèrent pas leur Seigneur ce marmot bavant dans ses langes. Son enfance fut bourgeoise, par conséquent ignorée; seulement on sait qu'à trois ans il récitait par cœur l'infâme poème de la Moïsade, dans lequel son parrain, l'abbé de Châteauneuf, lui appre-

nait à lire. Cette corruption précoce eut de précoces fruits. Avant que cet enfant quittât le collège, le régent de rhétorique prédit qu'il arborerait en France l'étendart de l'impiété. Le salon d'une courtisane fut l'antichambre par laquelle, sous l'égide de son parrain, il entra dans le monde. Malgré son âge, mademoiselle de Lenclos exerçait encore la dictature de l'esprit et du goût; sa faveur conféra à cet adolescent la flatteuse considération dont à cette époque jouissait exclusivement l'esprit frondeur et caustique. Le jeune protégé justifia de bonne heure cette distinction; car à peine les restes de ce souverain qui seul peut-être put dire avec vérité « l'État c'est moi », étaient-ils descendus dans la tombe, au bruit des malédictions, de la joie sacrilège des Parisiens, que l'envie fit siffler ses serpens. La voix publique attribua surtout au jeune Arouet, depuis appelé Voltaire, le venin des libelles versés pour libation sur le royal cercueil. Un ordre du régent le jeta à la Bastille, une seconde fois le cachot se ferma sur lui, et la fin de sa captivité ne fut que le commencement de son exil.

Depuis un demi-siècle, excédée des désordres et du malaise engendrés des querelles entre les protestans et les catholiques, les épiscopaux et les presbytériens, l'Angleterre tendait à une telle indifférence en religion, qu'un philosophe

avait osé proposer l'entière abolition de l'église chrétienne. A sa suite d'autres étaient venus remaniant les plus stables principes, agrandissant les croyances, reconstruisant les bases de la foi. Shaftesbury, dès son retour de Hollande où l'avait uniquement attiré l'espoir de se lier avec Bayle, déclara une guerre subtile aux dogmes sacrés. Toland fut son auxiliaire avec ses livres : « du Christianisme sans mystère, du Christianisme judaïque, païen et mahométan, » qu'il flanqua des *Quatre jumeaux*, dissertations non moins impies que contradictoires, les appuyant de son fameux Pantheïsticon dans lequel tout le spinosisme était absorbé.

Ces hommes n'existaient plus quand Voltaire aborda la Grande-Bretagne, mais la lueur perfide de leur esprit égarait dans les voies du mensonge la génération naissante. La doctrine issue du luthéranisme qui substitue à l'autorité l'individu, à l'obéissance le libre examen, et au devoir le sentiment, se propageait. Chubb glissait adroitement l'incrédulité dans ses écrits. Après le discours de Collins sur *la liberté de penser*, parurent « les Droits de l'église chrétienne défendus contre les prêtres romains. » Bientôt Tindal s'enhardit jusqu'à publier en haine des mystères, un écrit que les déistes avouèrent le plus terrible contre le christianisme et qui valut à son auteur d'être nommé par Voltaire « le

plus intrépide défenseur de la religion naturelle. » Un personnage dont l'opinion recevait de sa position une influence sociale, partageait les travaux de la secte incrédule. Sans rien livrer à l'impression, lord Henri Saint-Jean, vicomte de Bolingbroke, jouissait d'une grande publicité; il fut l'hôte de l'exilé, forma le nœud de ses liaisons et ouvrit à son avidité d'amples trésors d'irréligion.

Surchargé de l'athéisme d'outre-mer, Voltaire obtint de rentrer en France.

Les temps étaient mûrs pour l'impiété. Les mœurs licencieuses nées sur la fin du dernier règne, que le respect ou la crainte du monarque forçaient à se couvrir d'un voile, maintenant se dénudaient avec impudeur. Ce ne fut point le philosophisme qui prêcha l'incrédulité, ce fut le dérèglement. On avait appris à ne pas pratiquer, avant d'apprendre à ne pas croire; et quand on érigea en système, l'athéisme, c'est que déjà une foule d'hommes plaçaient dans les voluptés et les jouissances matérielles l'unique soin de leur vie. Les sophistes d'alors, comme leurs prédécesseurs, ne firent que profiter des dispositions actuelles. Jamais l'esprit humain ne développera le germe en lui déposé, si une cause antérieure ne l'a préparé à la fécondation. Un système ne prend racine dans les intelligences qu'autant que des besoins en rapport avec son

principe, en rendent l'assimilation facile et propre au tempérament de l'époque où il se manifeste. Sans un temps opportun, point de doctrine opportune. Il en est ainsi de la vérité comme de l'erreur, à la seule condition de voir subsister la première et passer la seconde.

Le dévergondage semi-officiel des petits soupers avait précédé celui de l'athéisme. Dans les salles éblouissantes, que le goût dominant tapissait de glaces, de moulures dorées, de médaillons, d'amours et de guirlandes, sortis des pinceaux de Boucher, durant les saturnales aristocratiques, où la lascivité affadie par l'abus, la volupté blasée sur elle-même s'allaient prendre en dégoût : telle qu'un assaisonnement merveilleux, l'incrédulité ranimait l'humeur du festin ; le législateur Moïse était interpellé comme un simple convive, et les prophètes Isaïe, Ézéchiël, Daniel, se trouvaient étrangement mêlés par la discussion au reflet des cristaux, du vermeil, au feu des candelabres, à la senteur des fruits, au parfum des liqueurs traîtresses, à la vapeur des mets entourant le banquet d'un réseau séducteur.

Au sortir, le blasphème poli, en manchettes et rabat de dentelles, se présentait dans le plus grand monde, sûr d'un gracieux accueil, s'il était élégant, sachant vivre, à tout prendre bon

gentilhomme; surtout s'il portait pour sauf-conduit, cet esprit léger et badin dont les saillies délicates formaient la haute célébrité de l'académicien Fontenelle. Car il fallait alors payer en esprit : c'était la seule monnaie de cours dans la société. On vantait, on vendait, on échangeait, on empruntait, on quêtait, d'une façon ou d'autre on avait enfin de l'esprit, dût-on dévaliser quelqu'un; mais reçu, acquis ou volé, il en fallait absolument. Certains brocanteurs en prêtaient sur gage, au poids selon leur tarif; leurs boutiques se nommaient *Bureaux d'esprit*, c'étaient les officines des renommées du jour.

Les années se succédant, les femmes atteignirent l'apogée de leur influence. Sous ce règne de l'esprit, des graves riens, des importantes frivolités, de cette subtilité perfide et gracieuse qui est l'essence de leur animation, elles surent rivaliser avec les talents supérieurs et éclipser les talents secondaires. Les lettres persanes qui éveillèrent tant de curiosité, Gilblas dont la fin se fit attendre pendant dix ans, le poème de la Ligue, les romans de l'abbé Prévot, de M^{me} de Graffigny, les rimes obscènes, les libelles aboyans et diffamatoires, ne composaient pas toute la bibliothèque d'une femme; depuis que par les délicatesses de son esprit, Fontenelle avait approprié l'astronomie jusqu'à l'introduire dans

les boudoirs, souvent de blanches mains laissaient l'éventail pailleté pour le sérieux compas, traçaient des rectangles, des polygones, prenaient les élémens d'Euclide, des traités d'équation. De nobles matrones entouraient Maupertuis au jardin des Tuileries, pâlassaient sur Newton, Leibnitz, concouraient avec Euler, obtenaient des mentions honorables, s'arrachaient les lettres des savans partis pour déterminer la figure de la terre, et prolongeaient leur sollicitude sur ces travaux lointains.

D'autres, sans écrire ou chiffrer, acquirent une égale prépondérance. Reines des graces et de l'esprit, elles tinrent le sceptre de la conversation. Leur cour se formait de littérateurs, de géomètres et des premiers personnages de l'État. Leurs salons étaient les oracles de la réputation; aussi briguaient-ils l'honneur difficilement accordé, d'y être admis. Souveraines du goût et de l'opinion elles animaient d'une verve railleuse les idées matérielles des mathématiciens. L'habitude d'un badinage frondeur, le scepticisme dans les affections du cœur comme dans les croyances de l'ame, le vernis superficiel des sciences positives, augmentaient chaque jour l'éloignement des vérités métaphysiques. On eût rougi de partager la foi simple du peuple. Notre religion fut trouvée étroite, mesquine, absurde en plus d'un cas; on la voulut éclairée, en rap-

port avec la dignité de la raison humaine. S'affranchir des lois du christianisme, condamner ainsi les devanciers et les contemporains, exigeait une assez haute hardiesse. Aussi dès-lors les *beaux esprits* s'appelèrent-ils *esprits forts*. Les esprits forts s'adjudgèrent le titre de philosophes; attendu que « ceux qui ont la force de se défaire des préjugés d'éducation en matière de religion sont les seuls vrais philosophes ». » Au-dessus de leur foule s'élevaient le géomètre d'Alembert, le marquis d'Argens, Du Marsais, le médecin Lamétrie, Condillac, auteur d'un Essai sur l'origine des connaissances, surtout Diderot dont l'élocution non moins hardie que brillante fascinait ses auditeurs. Son jeune ami, le baron d'Holbac, imagina de fortifier la nouvelle philosophie en l'engraissant à sa table, et mérita d'être proclamé *son premier maître d'hôtel*. Durant quarante ans, il fournit assidûment ses soupers. Quant aux dîners les femmes s'en chargèrent. En perdant la vue, M^{me} Duffaut conservait son amabilité et sa table. Outre les deux dîners hebdomadaires de M^{me} Geoffrin, on savait les jours de M^{me} de Tencin pour les repas de ses *bêtes* ou de sa *ménagerie*, ainsi qu'elle désignait ses faméliques complaisans. Si le métier de philosophe n'était pas lucratif, au moins

¹ Le Philosophe, p. 173.

n'exigeait-il pas un difficile apprentissage. Recevoir le jour de l'an en sus des complimens usités, deux aunes de velours pour culotte, afin de se présenter en toute décence à la *ménagerie* de M^{me} de Tencin, si l'on avait l'heur d'être de ses *bêtes*; boire, manger avec esprit, se moquer de Dieu et des hommes, voire du nourrisseur, mordre qui l'on pouvait sans se nommer, porter envie à tous et secours à aucun, étaient des conditions aisées à remplir. Il résulta de cette commensalité, qu'en général les convives revêtirent comme une livrée, l'opinion de leur amphitryon; et que sans avoir de but déterminé, une association tacite se formait. La publication du fameux livre de *l'Esprit des lois* vint révéler son existence. Montesquieu étant un des intimes de M^{me} de Tencin, celle-ci lâcha sur le libraire toute sa ménagerie, qui en un instant dévora l'édition. Ce succès inoui de rapidité commença la longue fortune de l'ouvrage, et accrut l'ascendant philosophique jusque-là borné à des prédications de salons, des oraisons d'orgie, hasardant à peine quelques écrits anonymes.

Cependant le dix-huitième siècle touchait à son milieu, et les traits caractéristiques de sa physionomie devaient se prononcer. Le bruit courait vers ce temps qu'une œuvre inconnue, collection des forces intellectuelles de l'époque, s'enfantait. Le projet de ce livre annoncé d'abord

avec mystère, le fut ensuite avec éclat. C'était l'enchaînement des connaissances humaines réunies dans un seul ouvrage qui suppléerait à tous les travaux antérieurs. Immense réservoir de la science où chacun puiserait sans effort. Il se nommait *Encyclopédie*. D'Alembert et Diderot, encouragés par Voltaire, en étaient les principaux zélateurs. On attendait impatiemment son apparition.

Enfin ce livre, présenté aux peuples comme l'arbre de la science du bien et du mal, l'arbre de vie, poussa ses deux premières feuilles. Deux volumes parurent. On les déclara le plus admirable produit de l'érudition et du génie.

Dès ce moment, l'impiété leva fièrement la tête. Voltaire va infecter la Prusse du poison qu'il a semé en France; Condillac publie *l'Origine des connaissances humaines*; Helvétius travaille à *l'Esprit*; vient ensuite le *Contrat social* de J.-J. Rousseau qui abjure le catholicisme à Genève. Des opuscules pseudonymes circulent de main en main. Déjà l'impiété avait fait irruption dans le sanctuaire de la Sorbonne. Devant les docteurs théologiques, l'abbé de Prades avait, dans sa thèse, établi le déisme, nié la divinité de Jésus-Christ, les miracles et la mission de Moïse. Le fameux testament du curé Jean Meslier obtint, par son hostilité, la vogue populaire; car, d'après Voltaire, il était dans le

style d'un « cheval de carrosse ». L'impiété formula hautement ses maximes. Elle ne les avait glissées encore qu'au milieu des feux roulans de la conversation ; elle les écrivit dans le silence du cabinet. Un plan s'organisa : on résolut d'établir le culte de la raison, c'est-à-dire de l'homme ; il fallait donc démontrer que la raison se suffit, que Dieu n'existe pas. Ceci était embarrassant ; la terre est un témoin insubornable annonçant les merveilles du Créateur ; et communément on croyait que le monde n'avait pu se produire lui-même. Voltaire parla ; la difficulté disparut.

« En humectant de la farine avec de l'eau, dit-il, et en renfermant ce mélange, on trouve, au bout de quelque temps, à l'aide du microscope, qu'il a produit des êtres organisés dont on croyait la farine et l'eau incapables. C'est ainsi que la nature inanimée peut passer à la vie, qui n'est elle-même qu'un assemblage de mouvemens ¹. » Par cette savante explication, il n'était plus nécessaire de rechercher un créateur à l'univers. Les sages admirèrent cette résolution sublime. Un d'entre eux reconnut que « si de rien il se pouvait faire quelque chose, on apercevrait perpétuellement sortir du néant de nouvelles choses ². » On en conclut que Dieu n'avait pu

¹ Volt., *Dict. phil.*, art. *Dieu*, t. IV, p. 227.

² *Philosophie du bon sens*, t. I, p. 238.

tirer le monde du néant. Donc le monde existait sans lui. Cela étant, on osa dire : « L'existence de Dieu est le plus grand et le plus enraciné de tous les préjugés ¹. » Helvétius alla plus loin, et affirma qu'on « n'en finirait point si l'on voulait donner la liste de tous les peuples qui vivent sans avoir l'idée de Dieu ². » Nous pensons comme lui, il aurait été aussi difficile de *finir* cette liste que de la *commencer* ; car Bayle suppose que ces peuples « sont situés dans les terres australes et *inconnues* ³. »

Ayant nié Dieu, ils nièrent l'âme ; déduction au fond très rationnelle : car sans Dieu à quoi bon l'âme ? « Dans tous les temps les plus reculés, l'entière destruction de notre être était une vérité reçue et triviale parmi les philosophes... et dans un siècle aussi éclairé que le nôtre, où la nature est si connue, il est enfin démontré par mille preuves sans réplique, qu'il n'y a qu'une vie et qu'une félicité ⁴. » Comme il eût été trop long de citer les mille preuves, l'auteur trouva plus court de n'en pas donner une. Cette assertion une fois admise, la suivante dut l'être : « Nous n'avons que deux facultés, la sensibilité physique et la mémoire, encore la mémoire n'est-elle autre chose qu'une sensation continuée

¹ *Reflex. sur l'exist. de l'âme et de Dieu*.

² *De l'Esprit*, p. 237.

³ Pensées diverses sur la comète. *Encyclopédie*, I, IV, p. 97.

⁴ *Discours sur la vie heureuse*, p. 34 et 35.

mais affaiblie; ces deux facultés nous sont communes avec les animaux ¹. » Bientôt on ajouta : « Notre ame est bien certainement de la même pâte et de la même fabrique que celle des animaux ². »

Après avoir ravalé la destination de l'homme, il fallait bestialiser sa cosmogonie; aussi écrivit-on d'un grand sérieux, que dans le commencement les hommes vivaient comme des sauvages, « n'ayant ni domicile fixe, ni aucun besoin l'un de l'autre; ils se rencontraient à peine deux fois dans la vie, sans se connaître et sans se parler... Il est certain qu'un pareil commerce n'exigeait pas un langage beaucoup plus raffiné que celui des corneilles et des singes qui s'attroupent à peu près de même. Des cris inarticulés et quelques bruits imitatifs durent composer pendant long-temps la langue universelle ³. » Ceci fut encore écrit, et l'auteur signa son livre : « Un homme n'a pas plus besoin d'un autre homme qu'un singe ou un loup, de son semblable ⁴. » Craignant que cette étrange assertion ne souffrît quelque conteste, pour interdire au lecteur toute réflexion, l'auteur lui assura que « l'homme qui pense est un animal dépravé ⁵. » Et de peur

¹ De l'Esprit, p. 1 et 2.

² L'Homme-plante, p. 31.

³ Orig. de l'inég., p. 104.

⁴ Idem, p. 61.

⁵ Idem.

que quelque vaniteux ne s'offensât d'être traité d'animal, un autre philosophe certifia « qu'entre l'homme et son chien, il n'y a de différence que l'habit ¹. » En présence de telles autorités, il n'y avait qu'à respecter et se taire. Les hommes se laissèrent donc, comme des animaux, museler par la philosophie. Celle-ci n'eut aucune générosité, et, pour s'égayer, leur débita entre autres bourdes, les suivantes : « Il y a sans doute de la folie à s'imaginer qu'on soit le seul être existant au monde; mais je ne puis démontrer qu'une folie soit une erreur ². » — « L'existence des corps n'est qu'une probabilité ³. » Les disciples acceptant ces plates absurdités comme une doctrine nouvelle, on essaya avec le même succès des maximes immorales. « La vertu et la probité ne sont que l'habitude des actions personnellement utiles ⁴. » — « Peu importe que les hommes soient vicieux, c'en est assez s'ils sont éclairés ⁵. »

Les philosophes ayant ainsi mesuré leur puissance, s'écrièrent : « Nous sommes les vrais prophètes du genre humain, nés pour instruire et juger les autres hommes : notre sagesse met l'univers à nos pieds ⁶. » Alors ils battirent ouver-

¹ Diderot, Vie de Sénèque.

² Du Pyrrhonisme du sage, § 29 et 30.

³ De l'Esprit, p. 6.

⁴ Helvétius.

⁵ Id.

⁶ Dict. encyclop., art. Gloire — Art. Encyclop. — Helvét., de l'Esprit, p. 110. — Essai sur les préj., p. 15.

tement en brèche l'édifice religieux. Au rapport de son disciple Condorcet, depuis long-temps Voltaire « était las d'entendre répéter que douze hommes avaient suffi pour établir le christianisme, et il avait envie de prouver qu'il n'en faut qu'un pour le détruire¹. » La divinité du christianisme ne fut pas même mise en question; on l'examina dans sa valeur intrinsèque comme institution purement humaine. Les uns trouvaient l'Arabe Mahomet bien plus érudit et plus loyal que le Juif Jésus. Selon d'autres, il était « plus raisonnable d'admettre avec Manès un double dieu que le dieu du christianisme². » Ceux-ci établissaient, entre Jupiter et le dieu des chrétiens, une comparaison où tout l'avantage restait au premier³. » Ceux-là certifiaient que « le dieu des philosophes (anciens), des juifs et des chrétiens n'est qu'une chimère et un fantôme⁴. »

Les salons de Paris se remplirent d'imitateurs vaniteux qui affichaient l'incrédulité, briguant le titre d'esprits forts, et d'esprits forts qui exagéraient leur impiété pour obtenir celui de philosophes. Les discussions devenant le principal intérêt du beau monde, la tradition des goinfrieries nocturnes, des ripailles bachiques introduite par la régence se perdit. Il ne subsista que

¹ *Vie de Volt.*, par Condorcet, édit de Keil.

² Damilav, *Christian dévoilé*, p. 101.

³ *Le Milit. philos.*

⁴ *Lettre de Trasybule* (faussement attribuée à Fréret).

les soupers savans, les dîners philosophiques, propagateurs du sophisme. Les salons d'Helvétius étaient renommés par l'*esprit*. Les premiers seigneurs de la cour s'honoraient d'y paraître, et nul étranger de marque n'aurait voulu quitter la France sans s'y être montré.

L'empire de notre langue, devenue presque européenne sous Louis XIV, la lecture favorite de nos livres vantés pour façonner le goût et affranchir l'esprit, communiquèrent à la Prusse, à la Saxe, à la Pologne le mouvement intellectuel de Paris. L'Allemagne eut ses *esprits libres* (*frey geister*) pour émules de nos *esprits forts*. Afin d'égaliser notre *Encyclopédie*, parut la *Bibliothèque universelle allemande*. Les nouvelles idées n'y reçurent pas, comme chez nous, le nom de *philosophie*; on les nomma simplement *progrès des lumières* (*aufklärung*). Les esprits libres attaquèrent grossièrement quiconque n'admettait pas leurs théories. Ils en vinrent aux mains avec le *Mercur* et le *Musée allemand*. Le célèbre médecin Zimmermann, Starck, Jacobi de Zell, le savant Voss, Klein, Schlösser, le comte de Stolberg, et même l'illustre Wieland, homme universel, durent les réfuter dans les gazettes littéraires de Hall, de Hambourg, d'Iéna. Les esprits libres leur répondirent *librement* qu'ils étaient des imbécilles, des fanatiques, cabotins, animaux orthodoxes, coquins, frères baudets, etc.